

MAURICE LEBLANC

LA PITIÉ

PIÈCE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

LE 7 MAI 1906

AU THÉÂTRE-ANTOINE

(Direction ANTOINE)



PIERRE LAFITTE & C^{ie}
ÉDITEURS — PARIS



La Pitié

Maurice Leblanc



Pierre Lafitte, 1912

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

MAURICE LEBLANC

LA PITIÉ

PIÈCE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

LE 7 MAI 1906

AU THÉÂTRE-ANTOINE

(Direction ANTOINE)

PIERRE LAFITTE & C^{ie}

ÉDITEURS — PARIS

TABLE DES MATIÈRES

[Personnages](#)

[Acte I](#)

[Acte II](#)

[Acte III](#)

PERSONNAGES

Jacques, M. CAPELLANI

Robert, M. Léon BERNARD

Germaine, M^{me} VAN DOREN

Marie-Anne, M^{me} DE VILLERS



À Enghien, de nos jours.

LA PITIÉ

ACTE PREMIER

Un cabinet de travail. Ameublement de campagne élégant. Deux portes à droite ; deux fenêtres à gauche, dont une, plus grande, forme pan coupé ; dans le fond, large baie vitrée. Quand cette baie est ouverte on aperçoit un perron, une pelouse, puis des arbres qui se reflètent dans l'eau du lac. À gauche, perpendiculairement à la rampe, une table encombrée de livres et de papiers. Devant cette table, un canapé. Entre les deux portes, une cheminée. Aux murs, rayons de livres.

Scène PREMIÈRE

JACQUES, puis MARIE-ANNE.

(Jacques cherche de tous côtés, derrière les rayons, parmi les livres, sur les meubles).

MARIE-ANNE, passant la tête par la porte de droite.

Jacques ?

JACQUES, sans se retourner.

Marie-Anne ?

MARIE-ANNE.

Je n'ai rien à vous dire.

JACQUES.

Moi non plus...

MARIE-ANNE.

Mais il est dix heures, et, à partir de dix heures, on a le droit d'entrer dans votre cabinet de travail et de vous déranger. J'entre.

(Elle lui tend son front).

JACQUES, tout en continuant de chercher.

Bonjour, petite cousine. Déjà réveillée ?

MARIE-ANNE.

Oh ! il y a longtemps.

JACQUES.

Et que fais-tu ?

MARIE-ANNE.

Je sors avec Germaine... Dites donc ?

JACQUES.

Quoi ?

MARIE-ANNE.

Germaine a pleuré ce matin.

JACQUES.

Ah !

MARIE-ANNE.

Oui, elle n'avait pas de lettre de sa grand'mère... Jacques ?

JACQUES.

Marie-Anne ?

MARIE-ANNE.

Pourquoi la grand'mère de Germaine, qui vivait toujours avec vous deux, s'est-elle retirée dans une maison de vieillards ? Elle n'était donc pas heureuse ici ?

JACQUES.

Sans doute.

MARIE-ANNE.

Germaine l'aime bien cependant.

JACQUES, se retournant.

Tu ne te rappelles pas où j'ai mis le manuscrit de ma pièce, hier, après te l'avoir lue ?

MARIE-ANNE.

Vous l'avez caché là, sous cette pile de journaux.

JACQUES.

N'est-ce pas ?... Je ne le trouve plus.

MARIE-ANNE.

Vous l'aurez rangé ailleurs.

JACQUES.

À propos, Marie-Anne, rappelle-toi que tu ne dois pas dire à Germaine que je t'ai lu cette pièce. Elle ne sait même pas que je l'ai faite.

MARIE-ANNE.

C'est une surprise ?

JACQUES.

C'est une surprise. Tiens, on a sonné. Ce doit être le copiste. Et ce manuscrit que je ne retrouve pas !...

MARIE-ANNE, sur le point de s'en aller.

Vous savez, j'ai été au Bouquet de la Reine à bicyclette, ce matin ?

JACQUES, distraitement.

Ah !

MARIE-ANNE.

Seulement, j'avais un corset. Comme vous m'aviez grondée...

JACQUES, même jeu.

À ton âge, la taille se déforme aisément et comme tu as une très jolie taille...

LE DOMESTIQUE, entrant.

C'est un monsieur qui désire parler.

(Il tend une carte).

JACQUES, *sans regarder.*

Bien.

(Le domestique sort).

MARIE-ANNE.

Je vous laisse.

(Elle lui tend le front).

JACQUES.

Ça fait deux fois.

MARIE-ANNE.

Oh ! Si vous comptez !... *(Se retirant).* Que voulez-vous, moi, il faut que j'embrasse quelqu'un. votre femme, vous, le premier venu... *(Elle sort).*

JACQUES, *referme la porte sur elle, regarde la carte et s'écrit avec joie :*

Robert !

(Il se dirige vivement vers la terrasse. Robert entre).

Scène II

JACQUES, ROBERT.

JACQUES, *les mains dans les mains de son ami.*

Comment ! C'est toi ?

ROBERT.

Non.

JACQUES.

Toi, Robert !

ROBERT.

T'imaginais-tu que je passerais ma vie en Cochinchine. Ma foi, non, j'ai donné ma démission.

JACQUES.

Ta démission ? Mais tu n'avais pas de poste officiel.

ROBERT.

Je veux dire que mon ami Danville a donné sa démission. Sa femme en avait assez.

JACQUES, avec un sourire.

Ah ! bien !... Il est de fait que quatre ans d'absence pour une Parisienne... même sous ton escorte...

ROBERT.

Quatre ans déjà ! Tu te rappelles le soir de ton mariage, nos adieux...

JACQUES.

Si je me rappelle ! Tu m'as parlé longuement, et je t'ai dit en riant...

ROBERT.

« On croirait les derniers conseils d'une mère ».

JACQUES.

Et nous nous sommes embrassés.

ROBERT.

Et me voici de retour.

JACQUES.

Mais comment t'es-tu procuré mon adresse ?

ROBERT.

Un hasard... J'ai aperçu ta femme hier ; j'étais avec mes amis Danville, quand elle nous a croisés près de l'établissement thermal.

JACQUES.

Tiens, elle ne me l'a pas dit.

ROBERT.

Elle ne m'aura pas reconnu, sans doute... Pourtant... Toujours est-il que je me suis renseigné, et j'ai appris que vous habitiez Enghien été comme hiver. (*Ils s'asseoient*). Mais comment va-t-elle, ta femme ? Sa santé n'était pas brillante autrefois.

JACQUES.

Germaine va bien... à condition que je la surveille de près et que je m'oppose à toutes ses imprudences.

ROBERT.

Et vous êtes heureux ?

JACQUES.

Oui, plutôt... Tu te souviens que je pressentais en elle une nature un peu nerveuse.

ROBERT.

Un peu jalouse...

JACQUES.

De fait, nos caractères se sont parfois choqués, mais avec quelques concessions mutuelles.

ROBERT.

Mutuelles ? Hélas ! dans un ménage c'est presque toujours le même qui fait les concessions... mutuelles.

JACQUES, riant.

Très juste !... Mais causons de nous, plutôt... Mon vieux Robert, tu ne sais pas ce que j'éprouve à te revoir. Toute ma jeunesse revit.

ROBERT.

Tout le beau passé des rêves et des ambitions. Mon Dieu, ce que tu étais enthousiaste et ardent, et comme je l'enviais, ta puissance d'illusion, ta foi au bonheur !

JACQUES.

Je n'ai pas trop changé.

ROBERT.

Et nos promenades dans Paris ! Et nos bonnes. soirées intimes ! Ta première pièce, Jacques ! la lecture de ta première pièce ! *Le Vautour*, drame en sept actes. Dieu, que c'était mauvais !

JACQUES.

Aussi, quel feu de joie !

ROBERT.

N'empêche que trois ans après, réduite en un acte, elle obtenait à la Comédie-Française un succès considérable. Comment se fait-il que tu n'aies plus rien donné au théâtre depuis ?

JACQUES.

Je publie des articles, des essais dans les revues.

ROBERT.

Pas de livres ?

JACQUES.

J'attends... je ne me presse pas... j'ai beaucoup de projets.

ROBERT.

Et en ce moment, que fais-tu ?

JACQUES.

Comme tout le monde, une étude sur George Sand et Alfred de Musset, d'après des documents inédits.

ROBERT.

Comment, il y en a encore ! *(se levant)*. Une idée... Il est dix heures. Prenons le train, et allons déjeuner à Paris.

JACQUES.

Parfait ! *(Se ravisant)*. Seulement...

ROBERT.

Quoi ?

JACQUES, *avec embarras*.

Germaine.

ROBERT.

Préviens-la.

JACQUES.

J'hésite à la laisser aujourd'hui. Elle a un gros chagrin... Sa grand'mère...

(Entre Germaine).

Scène III

LES MÊMES, GERMAINE, *puis* MARIE-ANNE.

GERMAINE.

Dis donc, chéri, as-tu des courses ?...

(Apercevant Robert elle s'arrête).

JACQUES.

Tu ne reconnais pas Robert ?

GERMAINE, *souriante, très aimable*.

Robert ? Ah ! mille excuses, monsieur, voilà bien des années déjà !... Mais je n'ai pas oublié que Jacques vous comptait comme l'un de ses meilleurs amis.

JACQUES.

Comme le meilleur.

GERMAINE.

C'est vrai, il vous nommait son frère. Hélas ! Ce sont là de ces amitiés de jeune homme qui ne trouvent pas beaucoup de place dans le mariage, n'est-ce pas ? On se quitte, chacun va de son côté.

(Un temps).

ROBERT.

Ne vous ai-je pas rencontrée, hier, madame, près de l'établissement thermal ?

GERMAINE.

Ah ! c'était vous qui vous promeniez en si charmante compagnie ?

ROBERT.

En compagnie d'un vieux camarade...

GERMAINE.

Attendez donc... Madame Danville, si je ne me trompe.

ROBERT.

Précisément, monsieur et madame Danville.

GERMAINE.

Oui, oui, je sais, mon mari m'a tout raconté.

ROBERT, gêné.

Ah ! Jacques vous a dit les liens d'affection... qui m'unissent à Danville depuis...

GERMAINE.

Depuis son mariage... Allons, ne faites pas le discret. Une pareille constance est tout à fait à votre honneur. (*À Jacques*). Tu n'as pas vu Marie-Anne ?

MARIE-ANNE, *entrant vivement*.

Me voilà. Je suis prête.

GERMAINE, *la présentant à Robert*.

La cousine de mon mari.

ROBERT.

J'ai déjà eu le plaisir au mariage de Jacques...

MARIE-ANNE.

Vrai ! vous vous rappelez ? Mais j'étais une gamine !

ROBERT.

Si je me rappelle ! Vous aviez une robe...

MARIE-ANNE.

En taffetas rose, forme Louis XV enfant.

ROBERT, *répétant*.

Louis XV enfant, et un chapeau...

MARIE-ANNE.

De paille à plumes blanches...

ROBERT.

De paille à plumes blanches. Vous voyez que ma mémoire est fidèle.

MARIE-ANNE.

Eh bien ! vous, vous êtes le monsieur en redingote noire qui partait le lendemain en voyage avec un ami.

ROBERT.

En effet.

MARIE-ANNE.

Et avec votre femme ou la femme de cet ami, je ne sais plus au juste.

GERMAINE.

Lui non plus.

MARIE-ANNE.

Et vous voici ?

ROBERT.

Probable.

MARIE-ANNE.

Tant mieux, Vous jouez au tennis ?

ROBERT.

Je suis une bonne petite raquette.

MARIE-ANNE.

J'en suis une autre. On s'amusera. Tenez, attendez-nous... Le temps de faire quelques courses, n'est-ce pas, Germaine ?

GERMAINE.

Certainement. D'abord, je compte bien que vous nous restez à déjeuner.

ROBERT.

Vous êtes trop aimable...

GERMAINE.

Mais ?

JACQUES, embarrassé.

C'est que nous avons l'intention, Robert et moi, d'aller jusqu'à Paris.

GERMAINE, revenant sur ses pas.

À Paris ?

ROBERT.

Il y a longtemps que je n'ai vu Jacques et nous avons bien des choses.

GERMAINE, riant, mais un peu nerveusement.

Oui... je comprends... des choses qu'il vous serait difficile de dire en ma présence.

ROBERT.

Ma foi, non.

GERMAINE, même jeu.

Alors, pourquoi ne pas les dire ici ?

ROBERT, subitement retourné.

En effet... il n'y a aucune raison... N'est-ce pas, Jacques ? Seulement, je crains d'être importun...

GERMAINE.

Nullement. Les amis de Jacques sont ici chez eux. Qu'ils y viennent, qu'ils y mangent, qu'ils y fument, j'en suis enchantée. Mais qu'on ne me l'enlève pas ! Allons, Marie-Anne !

(Elles sortent).

Scène IV

JACQUES, ROBERT.

ROBERT, *après un moment.*

Tout à fait charmante, ta cousine. Elle habite donc ici ?

JACQUES.

Elle ne s'entendait pas avec sa mère qui est une sorte de... déséquilibrée. Alors nous l'avons prise chez nous.

ROBERT.

Elle est charmante. Ta femme aussi d'ailleurs. Elle a eu deux ou trois plaisanteries qui m'ont ravi.

JACQUES.

Tu n'es pas froissé, j'espère ?

ROBERT.

Mais nullement ! Je sais bien que ma situation entre les Danville, après quinze ans de liaison, est absolument ridicule... d'autant que je n'ai plus le

moindre amour... Seulement, ces petites taquineries prouvent que ta femme ne ressent à mon égard qu'une sympathie... relative.

JACQUES.

Et par conséquent ?

ROBERT.

Et par conséquent, il vaudrait peut-être mieux...

JACQUES, s'emportant.

Renoncer à nous voir ! Ah ! non, par exemple ! Il ne manquerait plus que ça ! Je suis le maître ici.

ROBERT.

Cependant, si ta femme...

JACQUES.

Ma femme dira ce qu'elle voudra ! Je tiens à ton amitié, et je ne la sacrifierai pour rien au monde !... (*À voix basse*). J'en ai besoin, Robert.

ROBERT Alors, quoi ! Ça ne va pas ?

JACQUES, s'asseyant.

Non.

ROBERT.

Parle sans crainte. Il n'est pas nécessaire d'être sorcier pour deviner ce qui se passe. Elle est insupportable, n'est-ce pas ?

JACQUES, ne se livrant que peu à peu.

Non... Non.

ROBERT.

Mais il est difficile de faire plus de mal qu'elle n'en fait.

JACQUES.

Peut-être, mais elle le fait sans méchanceté.

ROBERT, ironiquement.

Par amour.

JACQUES.

Précisément. Elle m'aime, voilà la raison de tout. Elle est de ces êtres chez qui l'amour se manifeste trop souvent par de la haine. Comme elle ne s'occupe que de moi, c'est vers moi que se retournent les caprices de ses nerfs malades.

ROBERT.

Enfin, que fait-elle ?

JACQUES.

Elle agit. Elle agit contre mon bonheur, mes travaux, ma réputation même, Elle agit contre mon passé, contre celles de mes maîtresses dont elle a pu savoir les noms. Elle ne se gênera nullement pour s'écrier dans un salon : « Ah ! oui, Madame X..., l'ancienne maîtresse de mon mari... »

ROBERT.

C'est plutôt drôle... Mais à moi, de quoi diable peut-elle m'en vouloir ?

JACQUES.

D'avoir été mêlé à ma vie, cela suffit. Qu'un élan de sympathie me rapproche de quelqu'un, qu'au théâtre je loue la beauté d'une artiste, ou le

jeu d'un acteur, que, dans la rue, je suive un instant de trop une silhouette qui me plaît, voilà pour Germaine autant d'ennemis nouveaux. Je ne dois rien admirer, rien aimer... pas même une bête. J'avais recueilli un petit chien qui m'avait voué une affection touchante, et que je chérissais pour sa laideur comique. Tu ne t'imagines pas à quel point elle était jalouse et les scènes que j'ai dû subir. Mais les choses elles-mêmes, Robert, elle en prend ombrage, ; comme de personnes vivantes ! Ces livres, ces papiers, tout cela l'exaspère, parce que cela représente mes idées à moi, mon enthousiasme, mes efforts, mon ambition, enfin toute la vie secrète d'où elle est exclue.

ROBERT.

Bien entendu, pas d'amis ?

JACQUES.

Pendant ton absence, je n'en ai eu qu'un, Philippe Daspry, celui qui a publié ces belles études de morale comparée. Par amitié pour moi, il a supporté de Germaine les pires affronts, jusqu'au jour où, changeant de tactique, elle s'est montrée envers lui si aimable, si gracieuse, qu'il a dû partir.

ROBERT.

Mais ta vie est un enfer, Jacques, tu l'aimes donc beaucoup, ta femme ?

JACQUES.

Je ne l'aime plus.

ROBERT.

Alors qu'est-ce qui te soutient ? Ton travail ?

JACQUES, se levant.

Mon travail ? Quand tu es arrivé, je cherchais un de mes manuscrits. Qui l'aurait caché, si ce n'est elle ?

ROBERT.

Et tu supportes cela ?

JACQUES.

Eh ! mon Dieu, oui, parce que nous avons aussi, entre les crises, des jours, des semaines de paix et de silence, où elle est une femme affectueuse et bonne, obéissante et soumise, capable d'accomplir des actes de douceur et de bonté réels.

ROBERT.

Ou que tu interprètes de la sorte.

JACQUES.

Mais non...

ROBERT.

Mon cher, les femmes comme la tienne, tout homme, pour son malheur, en rencontre au moins une sur son chemin. Or, l'expérience prouve qu'elles sont incorrigibles et que tout bon mouvement de leur part est suivi d'un choc en retour d'autant plus dangereux.

JACQUES.

Germaine se corrigera. Elle souffre beaucoup d'être ainsi.

ROBERT.

Est-ce une raison pour accepter de souffrir, toi ?

JACQUES.

On n'abandonne pas un malade, sous prétexte que sa maladie vous incommode. Or, c'est une malade, et je la soigne moralement et

physiquement. Il y a là un devoir d'humanité !

ROBERT.

Ton devoir, Jacques, es-tu sûr de ne pas le dépasser ?

JACQUES.

Le devoir n'a pas de limites.

ROBERT.

Encore faut-il connaître. Voici une femme qui détruit ta vie. As-tu le droit de te sacrifier à elle ?

JACQUES.

Ai-je le droit de la sacrifier à moi ? (*Il fait quelques pas, puis s'arrête*).
Soi ! toujours soi ! Nous ne valons quelque chose que si notre âme est pénétrée et troublée par l'âme de tous, et c'est parce que Germaine souffre, que je suis devenu plus humain et plus attentif à la douleur des autres. Oh ! être bon, sentir qu'on est bon, mais véritablement bon envers quelqu'un, que l'on a pour ses insultes et ses injustices des réserves infinies de pardon, que la rancune et la haine s'éteignent en vous comme des flammes qui n'ont pas d'aliment, quelle sensation grave et profonde, quelle victoire de toutes les minutes, et quelle volupté aussi ! Voilà ce que je dois à Germaine ! N'est-ce donc rien ?

ROBERT.

Alors, tu restes volontairement ?

JACQUES.

Oui.

ROBERT.

En dehors de toute faiblesse personnelle ?

JACQUES.

Par devoir, je te le répète, et avec une pleine et entière conscience. Il y a devant moi, me barrant la route, un être que j'ai aimé, que j'ai choisi, envers lequel je me suis engagé, et qui ne peut vivre sans moi. Dois-je l'écraser ? (*Insistant*). Réponds, Robert ; je te pose cette question que je me suis posée cent fois dans la paix ou dans l'angoisse, et que j'ai toujours résolue de la même façon : a-t-on le droit de quitter un être pour cela seul qu'il dérange votre destinée ?

ROBERT, pensivement.

Ma foi, je ne sais pas. Tu présentes les choses d'une manière.

{Germaine entre par la terrasse et s'arrête sur la scène. Les deux hommes, surpris, se taisent}.

Scène V

LES MÊMES, GERMAINE.

GERMAINE.

On peut entrer ?

ROBERT, se reprenant.

Mais certainement.

GERMAINE.

Je ne vous dérange pas ?... du tout ?

ROBERT.

Du tout.

GERMAINE, *défaissant son chapeau.*

Alors, je m'installe. Mais faites comme si je n'étais pas là. Je serais désolée de vous interrompre.

ROBERT, *très dégagé.*

Oui, Jacques, la grande caractéristique de ces peuplades sauvages, de ces brutes, pourrais-je dire, c'est leur aptitude vraiment surprenante pour les spéculations métaphysiques, et j'insiste sur ce point qui indique bien la différence entre la race blanche.

GERMAINE, *s'approchant, très gaie.*

Non.

ROBERT.

Mais si, je vous assure. Ainsi, j'avais comme cuisinier un individu de Saïgon...

GERMAINE.

Non.

ROBERT.

Comment, non ?

GERMAINE.

Vous ne causiez pas de ces gens-là.

ROBERT.

Et de quoi, Seigneur ?

GERMAINE.

Oh ! il y a tant de sujets palpitants, entre deux amis dont l'un revient de Cochinchine. Les femmes, leurs caprices, les déceptions du mariage. Parions que Jacques vous racontait l'histoire de notre bonheur.

ROBERT.

Le bonheur n'a pas d'histoire.

GERMAINE.

Le bonheur conjugal en a toujours une. (*Gentiment*). N'est-ce pas, Jacques ? Heureusement ! Sans quoi, quelle monotonie ! (*À Robert*). Comment trouvez-vous Marie-Anne ?

ROBERT.

Tout à fait charmante.

GERMAINE.

Vous savez que je lui cherche un mari. Si vous connaissez quelqu'un.

ROBERT.

De quelle espèce ?

GERMAINE.

L'espèce mari. Discret bien entendu : qu'il ne confie pas ses chagrins...

ROBERT.

Au premier venu.

GERMAINE.

Un homme d'intérieur.

ROBERT.

Qui déjeune régulièrement chez lui.

GERMAINE.

Et surtout pas un auteur dramatique.

ROBERT.

Cependant Jacques...

GERMAINE.

Mais Jacques ne fait plus de théâtre, et il m'a promis très gentiment de n'en plus faire.

ROBERT, étonné.

Allons donc !

GERMAINE.

Certes ! Croyez-vous que j'admettrais ça, le théâtre, les actrices ! la vie de coulisses ! C'est déjà bien assez qu'il écrive ! (*Bousculant la table*). Tous ces livres qui me le prennent... où il cache sa vraie pensée !...

JACQUES.

Laisse donc ces papiers tranquilles.

GERMAINE.

Tu crains sans doute que je ne trouve quelque lettre ?

JACQUES, agacé.

Justement.

GERMAINE.

Oh ! je sais... tes précautions sont prises.

JACQUES.

Et bien prises.

GERMAINE, *lisant sur une feuille détachée.*

« Sois heureuse à tout prix, bien-aimée de mon âme. » (*Observant son mari*). Ton écriture. (*Elle continue de lire*) « Sois heureuse, tâche de vaincre un juste orgueil. Rétrécis ton cœur, mon grand Georges. » Que signifie ? Mon grand Georges...

JACQUES, *se levant.*

Une ancienne bonne amie à moi que j'appelais ainsi, du temps où j'étais son amant sous le nom d'Alfred de Musset. Encore une femme qui va passer un mauvais quart d'heure.

GERMAINE, *très vexée et qui a surpris un sourire de Robert.*

Il est tout au moins inutile de laisser traîner des bêtises de cette sorte. Cela n'aurait qu'à tomber sous les yeux d'un domestique...

JACQUES.

Et voilà George Sand perdue de réputation.

GERMAINE.

Dis donc, Jacques, c'est sans doute parce que ton ami est ici que tu prends ces airs d'ironie ? (*Un temps*). Tu ne devrais pourtant pas oublier que c'est un genre que je déteste. (*À Robert qui a opéré une manœuvre savante vers la porte*). Vous sortez, monsieur ?

ROBERT, *très gêné.*

Non... Non...

JACQUES, *lui prenant le bras.*

Mais si, viens fumer une cigarette dans le jardin.

ROBERT.

Avec plaisir... d'autant qu'il est exquis, votre jardin... il a des fleurs... il a des arbres... *(Sur la terrasse ils rencontrent Marie-Anne).* Ah ! bonjour, Mademoiselle. *(Il s'éloigne avec la jeune fille).*

(Jacques se retourne, aperçoit Germaine qui s'est assise avec un mouvement de lassitude, s'arrête, puis revient à elle).

Scène VI

GERMAINE, JACQUES.

JACQUES, *avec une irritation qui se calme peu à peu.*

Qu'est-ce que tu as ?

GERMAINE.

Et ton ami, tu le laisses ?

JACQUES.

Il est avec Marie-Anne... Qu'est-ce que tu as ?

GERMAINE, *abattue.*

Ah ! j'ai de la peine !... ce départ de grand'mère... Et puis... des idées...

JACQUES.

Quelles idées ?

GERMAINE.

Ne me le demande pas... Des idées qui m'effraient. — Quand nous discutons, il y a des fois où je suis tentée de... Ah ! si tu savais !... Depuis quelque temps surtout... Tu es si dur avec moi ! Tu me méprises tellement !

JACQUES.

Je ne te méprise pas.

GERMAINE.

Si, si, je le sens, et cela me donne envie de t'humilier. Je crois que je serais meilleure si tu me jugeais meilleure. Tu ne sais pas me prendre.

JACQUES.

Que dois-je faire ?

GERMAINE.

Autrefois tu le savais, notre ménage était plus tranquille. (*Mettant ses deux mains sur les épaules de son mari*). Il y a eu des jours si délicieux entre nous, tu étais si prévenant, si tendre ! Lorsque mes nerfs me tourmentaient, tu avais une façon de me serrer dans tes bras, et tu me parlais d'une voix si douce, si douce que je pleurais ! Tu ne me fais plus pleurer maintenant. Tu me laisses mes larmes sur le cœur.

JACQUES, s'apitoyant.

Ma pauvre Germaine, il est difficile de se conduire avec toi.

GERMAINE, très affectueuse.

Aime-moi bien, Jacques, c'est la seule conduite.

JACQUES.

Crois-tu que l'affection peut résister à toutes nos querelles ?

GERMAINE.

Aime-moi quand même. J'aurais besoin d'être enveloppée d'amour, d'en avoir tout autour de moi. Sans amour, on souffre, on a froid. Il faut m'aimer, Jacques. Sois dur, sévère, impitoyable, mais aime-moi ! J'accepterais tout si tu m'aimais. Je serais heureuse.

JACQUES.

Heureuse, toi ?

GERMAINE, *douloureuse.*

Oui, c'est étonnant, n'est-ce pas ? Hélas ! Je ne suis pas de celles pour qui le bonheur est possible. Même heureuse, je suis malheureuse. Cependant j'ai mes rêves comme les autres.

JACQUES.

Quel est ton rêve, Germaine ?

GERMAINE.

Oh ! le plus simple et le plus bête, Je voudrais vivre avec toi dans un désert, tous les deux seuls, tu entends, tout seuls. On ne verrait personne. Et tu m'aimerais.

JACQUES.

Et ma vie ? Et mes occupations ?

GERMAINE, *s'excitant de nouveau.*

Ah ! voilà, voilà, il te faut toujours des choses en dehors de moi, des choses qui sont mes ennemies, des gens qui m'en veulent.

JACQUES.

Personne ne t'en veut.

GERMAINE.

Si, Si, tous ceux qui s'approchent de nous sont tes alliés. Regarde ton ami Robert... Tout de suite il a fait cause commune avec toi... et tout le monde, je te le dis. Oh ! si tu étais seul !

Scène VII

LES MÊMES, MARIE-ANNE.

MARIE-ANNE, *elle rentre rapidement.*

Nous avons causé... Ce qu'il est amusant ! Quel esprit ! Il m'a fait rire aux larmes. Dieu ! qu'il est drôle !

JACQUES.

Mais qui ?

MARIE-ANNE.

Votre ami Robert.

JACQUES.

Ah ! je l'oubliais...

MARIE-ANNE, *le retenant.*

Mais où allez-vous ? Il est parti... un rendez-vous oublié... Il vous fait toutes ses excuses.

GERMAINE, *se relevant, agressive déjà.*

Eh bien, tu avoueras, mon cher, que ton ami est d'une politesse...

MARIE-ANNE.

N'est-ce pas ? Toutes ses excuses, il me l'a répété trois fois. (*S'asseyant*).
Dieu ! qu'il est aimable.

GERMAINE.

Il te plaît tellement ?...

MARIE-ANNE.

Tout me plaît ici, lui, vous deux, les meubles, les domestiques.

GERMAINE, *qui s'adoucit.*

Alors, tu ne regrettes rien ? Tu es toujours contente ?

MARIE-ANNE.

Si je suis contente ! La paix et la tranquillité autour de moi, des gens qui m'aiment bien et qui s'aiment ! Là-bas ! c'étaient des disputes continuelles. Ma pauvre mère n'est pas commode...

GERMAINE.

Et Jacques ?

MARIE-ANNE.

Jacques ?

GERMAINE.

Oui, j'espère que vous vous entendez bien tous les deux ?

MARIE-ANNE.

Si nous nous entendons !

GERMAINE.

Il est gentil avec toi ?

MARIE-ANNE.

Dites donc, Jacques, elle me demande si vous êtes gentil avec moi ! Mais, ma chérie, il n'est pas possible à un homme d'être plus gentil avec une femme que Jacques ne l'est avec moi.

JACQUES, *s'efforçant de plaisanter.*

Tu exagères.

MARIE-ANNE.

Vraiment ! Et la balançoire que vous m'avez fait installer ?

JACQUES.

Voilà tout ?

MARIE-ANNE.

Et qu'est-ce qui vous oblige chaque matin à prendre des nouvelles de ma santé ?

JACQUES.

Chaque matin ?

MARIE-ANNE.

Et à vous occuper de ma toilette ?

JACQUES.

Mais...

MARIE-ANNE.

Si, si, si... vous m'avez grondée parce que je ne porte pas de corset...

GERMAINE, se retournant vivement.

Comment ! Il s'est aperçu... ?

MARIE-ANNE.

Parfaitement ! Et je me déformerai la taille ! ma jolie taille, selon son expression... Tu vois, chérie, que je n'ai pas à me plaindre de lui, et que tu n'as pas besoin de t'inquiéter.

GERMAINE.

Il me semble que tu attaches une importance à des paroles en l'air ! Jacques est si indifférent !

MARIE-ANNE.

Pas avec moi, je t'assure.

GERMAINE.

Oh ! toi, tu représentes pour lui la petite fille qu'il connaît depuis des années.

MARIE-ANNE, fièrement.

Depuis toujours ! Jacques m'a vue naître. — Je veux dire qu'il était dans la chambre à côté.

GERMAINE.

Justement. Il te croit encore au maillot.

MARIE-ANNE.

Eh bien, pas du tout, madame, il me traite en grande personne, Ce n'est pas à une enfant qu'il aurait lu sa pièce ?

GERMAINE, tressaillant.

Quelle pièce ?

MARIE-ANNE.

La nouvelle, tu sais bien, *Les Conquérantes*, trois actes en prose.

GERMAINE.

Je ne sais pas.

MARIE-ANNE.

Comment !... (*Éclatant de rire*). Ah ! Sapristi... j'oubliais qu'il m'avait défendu de t'en souffler mot.

GERMAINE, se contenant.

Il t'a défendu... ?

JACQUES.

Nullement.

MARIE-ANNE.

Vous ne m'avez pas défendu !... tout à l'heure... quand vous m'avez dit :
« C'est une surprise que je veux lui faire » ?

GERMAINE.

Et cette lecture a eu lieu ?...

MARIE-ANNE.

Hier. Tu étais à Paris.

GERMAINE.

Je te croyais à Saint-Gratien, toi.

MARIE-ANNE, riant.

Des histoires ! On s'était donné rendez-vous ici.

GERMAINE, crispée.

Et lorsque je suis revenue ?

MARIE-ANNE.

J'étais cachée derrière le massif de rhododendrons.

GERMAINE.

Ce que tu devais rire !

MARIE-ANNE.

Pense donc ! Mais pas pendant la lecture ! Ah ! j'en ai versé des larmes.

GERMAINE.

Et Jacques ? Ce qu'il devait pleurer !... l'émotion !

MARIE-ANNE.

Il sanglotait !

GERMAINE.

Dans tes bras.

MARIE-ANNE.

Dans mes bras... presque.

GERMAINE.

Quel dommage que je ne sois pas arrivée à ce moment !

MARIE-ANNE.

Tu aurais bien ri.

GERMAINE.

Es-tu sûre ?

MARIE-ANNE.

Tu as l'air fâché ?

GERMAINE.

Au contraire.

MARIE-ANNE.

Mais il te la lira aussi sa pièce, n'est-ce pas, Jacques ?

JACQUES.

Certes ! quand je l'aurai retrouvée.

MARIE-ANNE.

Vous ne l'avez pas encore retrouvée ?

JACQUES.

Non.

MARIE-ANNE.

Mais c'est une catastrophe. Où peut-elle être ?

JACQUES, nettement.

Demande-le à ta cousine.

GERMAINE.

À moi ?

JACQUES, s'animant, tout prêt à la lutte.

À toi, parfaitement... Rappelle tes souvenirs... Quatre cahiers de même grandeur qui formaient un rouleau que j'avais placé là, sous ces livres.

GERMAINE.

Pour le cacher.

MARIE-ANNE, subitement, comme frappée par une idée.

Un rouleau ?

JACQUES.

Enveloppé dans un journal.

MARIE-ANNE.

Et attaché avec de la ficelle rouge ?

JACQUES.

Tu l'as vu ?

MARIE-ANNE.

Oui... non... Mais parle donc, Germaine !

GERMAINE, crispée.

Je n'ai rien à dire.

MARIE-ANNE.

Mais oui, tu sais bien le rouleau que tu m'as remis hier soir ?

GERMAINE.

Hier soir ?...

MARIE-ANNE.

Sont-ils drôles, tous les deux !... Voyons, dans ma chambre... la bonne surprise que tu réservais à Jacques, toi aussi...

GERMAINE.

En effet.

MARIE-ANNE.

Ah ! tu vois... je vais aller le chercher, n'est-ce pas ? Jacques est si inquiet depuis ce matin !

GERMAINE.

Va le chercher.

MARIE-ANNE.

J'y cours... Il est dans mon armoire à glace.

(Elle sort).

Scène VIII

JACQUES, GERMAINE.

GERMAINE, sèche, agressive.

C'est bien inutile, elle ne le trouvera pas.

JACQUES.

Et pourquoi ?

GERMAINE.

Je l'ai repris.

JACQUES, vivement.

Tu l'as repris ! Dans quelle intention ? Et puis, de quel droit l'avais-tu pris ? C'est mon travail. Tout ce qu'il y a sur cette table est à moi. Je ne permets à personne, je ne te permets pas d'y toucher.

GERMAINE, s'emportant.

Et qui t'a permis d'écrire cette pièce ? Tu m'avais juré de ne jamais faire de théâtre.

JACQUES.

Tu ne devais pas m'arracher cette promesse. Un tel engagement ne compte pas.

GERMAINE.

Et tu ne veux plus le tenir ?

JACQUES.

Non.

GERMAINE.

Et ta parole ?

JACQUES.

Je l'ai donnée contre ma volonté.

GERMAINE.

Alors, c'est sérieux ? tu as fait cette pièce pour qu'elle soit jouée ?

JACQUES, avec violence.

Oui, oui, oui, pour qu'elle soit jouée, et elle le sera, et d'autres aussi, beaucoup d'autres qui sont là, dans mon cerveau, et que j'écirai parce qu'il faut que je les écrive. Je veux que ma pensée soit dite et représentée. J'ai besoin de la voir et de l'entendre. J'ai besoin que des gens l'entendent.

GERMAINE.

Marie-Anne.

JACQUES.

N'importe qui, pourvu qu'on m'écoute et qu'on s'émeuve. Toute ma vie tend vers ce but unique. Tu n'as pas le droit, tu n'as pas le droit de t'y opposer. (*Un silence*). Rends-moi ce manuscrit. (*Germaine se tait, le visage dur, les doigts nerveux*). J'exige que tu me le rendes.

GERMAINE.

Je l'ai brûlé !

JACQUES.

Ce n'est pas vrai ! Tu mens ! Tu mens !

GERMAINE.

Je l'ai brûlé.

JACQUES, hors de lui.

Mais c'est abominable ! Non, non, je ne veux pas croire. Comment ! Tu aurais... ? Mais c'était une partie de moi... j'y tenais comme à mes yeux... Non, n'est-ce pas, Germaine, tu ne l'as pas détruit ?

GERMAINE, sourdement, sa main crispée sur le bras de Jacques.

Tu as écrit cette pièce à mon insu, en cachette, malgré tes serments. Tu l'as écrite pour entrer dans un milieu qui ne me convient pas, pour connaître des femmes, oui des femmes, qui seront tes maîtresses. Et tu l'as lue tout de suite, à la première venue. (*Rageusement*). Pourquoi l'as-tu lue à Marie-Anne ? Réponds ?... pourquoi ? Cela t'amusait, hein ? un rendez-vous !... le tête-à-tête !... et vous pleuriez ensemble. Mais réponds donc ?...

JACQUES, sans colère, plutôt avec un étonnement douloureux.

Alors... tu l'as brûlée ?

GERMAINE.

Oui... oui.

JACQUES.

Tu as fait cela, Germaine. Tu as eu le courage de faire un tel acte ?

GERMAINE, *avec moins d'assurance.*

Oui... évidemment.

JACQUES.

Tu l'as jetée au feu !... Tu as vu les flammes qui grandissaient ! Tu as eu ce courage... Est-ce possible ! *(Il la regarde profondément. Germaine décontenancée tombe assise, Jacques pose la main sur la tête de sa femme, et d'un ton de compassion infinie :)* Ma pauvre Germaine !

RIDEAU

ACTE II

Même décor.

Scène PREMIÈRE

JACQUES, ROBERT, MARIE-ANNE, *plus tard*, GERMAINE.

(Jacques est près de la fenêtre, et regarde Marie-Anne et Robert, qui jouent au tennis, invisibles).

MARIE-ANNE, *annonçant*.

Trente... Ready ?

ROBERT.

Ready.

MARIE-ANNE.

Quarante.

ROBERT.

Dites donc, vous allez me battre.

MARIE-ANNE.

Parbleu ! Ready ? *(Un temps. Elle annonce :)* Un avantage !

*(Une balle passe par la fenêtre et roule sur la scène. Jacques la ramasse...
Robert apparaît à la fenêtre).*

ROBERT.

Elle est délicieuse !... exquise ! *(S'épongeant)*. Dieu que j'ai chaud !
L'adorable créature !... Si j'avais vingt ans de moins !...

JACQUES.

Et madame Danville ?

ROBERT.

Connais pas... Tu as reçu ma lettre hier ?

JACQUES.

Tes quatre pages sur Marie-Anne ? Heureusement que Germaine ne les a pas lues.

ROBERT.

Pourquoi ?

JACQUES.

Il me semble que votre intimité l'agace.

ROBERT.

Mais le déjeuner a été fort gai, aujourd'hui... Tout va bien.

JACQUES.

À merveille. Avant dix minutes, l'orage.

ROBERT, s'enfuyant.

Voilà... voilà...

(Un temps).

MARIE-ANNE.

Deux avantages. Jeu et partie ! Décidément, vous n'êtes pas de force...
Et vous, Jacques, vous ne jouez pas ?

(Elle surgit à la première fenêtre).

JACQUES.

Le tennis, ça n'est plus de mon âge.

ROBERT, la rejoignant.

Insolent ! Et moi ?

JACQUES.

Oh ! toi, tu rajeunis tous les jours depuis quinze jours

MARIE-ANNE.

Jouons à ce que vous voulez. J'ai installé un jeu de golf en réduction au bord de l'eau.

ROBERT.

Un petit golf au bord d'un petit lac.

MARIE-ANNE.

Aimez-vous mieux sauter à la corde ? jouer au cerceau, à la poupée ?...

JACQUES.

À rien.

ROBERT.

Laissons-le donc digérer, ce pauvre vieux ! Une autre partie, Mademoiselle ?

MARIE-ANNE.

Vous n'avez pas trop chaud ?

ROBERT, s'épongeant.

Pas du tout.

(Ils s'en vont. Jacques rentre, prend une cigarette, tout en regardant la porte de Germaine).

MARIE-ANNE, apparaissant à la fenêtre.

Jacques ?... Vous allez jusqu'à l'Ermitage avec votre ami, tout à l'heure ?

JACQUES.

Oui.

MARIE-ANNE.

Emmenez-moi. C'est si amusant tous les trois. On cause, on rit...

(Germaine entre).

JACQUES, sans la voir.

C'est-à-dire que Marie-Anne et Robert causent et rient. Ma présence n'est peut-être pas indispensable.

MARIE-ANNE.

Tout à fait indispensable... Sans vous, nous ne pouvons.

JACQUES.

Alors, c'est entendu.

MARIE-ANNE.

Ah ! quel bonheur ! Si je ne me retenais pas.

JACQUES.

Tu m'embrasserais ?... Qui t'en empêche ?

MARIE-ANNE.

Personne, mais voilà... je n'en ai plus envie. (*Elle disparaît*). Ça y est ! Jacques veut bien ! Je suis de la promenade ! À vous de servir.

ROBERT.

Play ?

MARIE-ANNE, annonçant.

Quinze !...

ROBERT, de dehors.

Dis donc, Jacques, à quelle heure partons-nous ?

JACQUES.

Quand tu voudras.

ROBERT.

Quelle distance y a-t-il ?

JACQUES.

Jusqu'à Eaubonne ?... Six kilomètres.

GERMAINE, *brusquement*.

Eaubonne ? Vous aviez parlé de l'Ermitage.

JACQUES, *se retournant*.

Tu fais erreur.

GERMAINE.

Pardon, pardon... Pendant le déjeuner, ton ami a prononcé le nom de l'Ermitage.

MARIE-ANNE, *de dehors*.

Quarante... Et vous rien...

ROBERT.

Fichtre.

GERMAINE.

Peux-tu m'expliquer ?

JACQUES.

Je n'ai rien à t'expliquer. Il a été question entre Robert et moi d'Eaubonne, puis de l'Ermitage. J'ai confondu.

GERMAINE.

On ne confond pas.

JACQUES.

Eh ! le but de cette promenade importe peu. Nous voulons nous promener, voilà tout.

GERMAINE.

Et vous promener seuls.

JACQUES.

Marie-Anne nous accompagne.

GERMAINE.

Parce que c'est Marie-Anne.

JACQUES.

Ah ! Germaine, ça ne va pas recommencer toutes ces bêtises à propos de Marie-Anne ?... D'ailleurs qui t'empêche de venir ?

GERMAINE.

Ce que vous seriez désolés !... On ne dirait plus un mot. Est-ce que vous causez en ma présence ?

JACQUES.

Nous ne causons guère davantage quand tu n'es pas là.

GERMAINE.

Allons donc ! Vous causez de moi, toujours de moi, de mon caractère, de mes défauts, de ma jalousie.

JACQUES.

Tu déraisonnes.

GERMAINE, *amèrement, tristement.*

Non, Jacques, jamais tu ne m'aurais tenu tête aussi durement, autrefois. Je me heurte à une force qui n'est pas la tienne. L'autre est là, derrière toi, te soutenant et t'excitant. Tu veux sortir ? Sors donc, puisqu'il l'exige... Mais vois-tu, Jacques, c'est une situation qui ne pourra durer longtemps, Bientôt, il te faudra choisir, lui ou moi.

(Un temps).

JACQUES.

Est-ce fini ?

GERMAINE, *interloquée.*

Mais... *(Il tourne sur ses talons, et se dirige vers le perron).* Où vas-tu ?

JACQUES.

Rejoindre Robert et faire ce que nous avons projeté.

GERMAINE.

Tu es fou ! Jamais je ne te laisserai...

JACQUES.

Je le regrette.

GERMAINE, *plutôt suppliante.*

Tu ne sortiras pas !

JACQUES.

Germaine !

GERMAINE.

Tu ne sortiras pas. Tu tiens trop à cette promenade pour qu'il n'y ait pas quelque chose d'arrangé... une partie de plaisir. *(Il ouvre la porte)*. Non, non, Jacques, ne fais pas cela... je suis capable de tout aujourd'hui... Je t'en prie, ne me brave pas.

JACQUES.

Je ne céderai pas à un enfantillage. Il n'y a aucun motif pour que je reste.
(Il fait deux ou trois pas dehors).

GERMAINE, le poursuivant.

Écoute, Jacques... je te défends... Tu devrais me connaître, pourtant...
(Il rentre. Elle aussi).

JACQUES, refermant la porte.

Germaine, finissons-en... Je n'en peux plus, je n'en peux plus !

GERMAINE.

Tu ne me quitteras pas.

JACQUES.

Va dans ta chambre et laisse-moi ici.

GERMAINE.

Oui, pour que tu t'en ailles, quand je n'y serai plus.

JACQUES, excédé.

Mais tu ne sens donc pas que je suis à bout de patience et que l'heure approche...

GERMAINE.

Où tu m'abandonneras ? Mais tout de suite, mon ami. Quel débarras !

JACQUES, *exaspéré*.

Ah ! Germaine ! Germaine !

(Il sort. Elle le suit. On entend leurs voix qui s'éloignent. La scène reste vide un instant. Puis la tête de Robert émerge à la première fenêtre, tandis que Marie-Anne entr'ouvre la porte de la terrasse).

Scène II

ROBERT, **MARIE-ANNE**.

ROBERT, *le bras tendu, d'une voix étouffée*.

Il est là ?

MARIE-ANNE.

Qui ?

ROBERT.

Sur la cheminée, près de la porte...

MARIE-ANNE.

Mais quoi ?

ROBERT.

Mon chapeau.

MARIE-ANNE.

Eh bien ! prenez-le.

ROBERT, *effrayé*.

Le prendre là-bas ! Et si elle rentrait ?

MARIE-ANNE.

Qui ?

ROBERT.

Votre cousine.

MARIE-ANNE.

Je suppose qu'elle ne vous mangerait pas.

ROBERT.

Elle ne ferait qu'une bouchée de moi. (*Marie-Anne entre*). Malheureuse ! Où allez-vous ? C'est de la démence ! (*Elle va jusqu'à la cheminée et prend le chapeau. Robert escaladant la fenêtre*). Vous êtes une vaillante, et maintenant, je file.

MARIE-ANNE, *gardant le chapeau*.

Quelle hâte !

ROBERT.

Je suis très brave, mais il y a certains périls qui me font frémir.

MARIE-ANNE.

Vous êtes donc en péril ?

ROBERT.

Si elle me revoit ici, je suis perdu. Pensez donc, dans l'état d'exaspération où elle se trouve !

MARIE-ANNE.

Je n'ai pas remarqué...

ROBERT, se croisant les bras.

Elle ne criait pas peut-être ! Elle n'a pas couru d'un bout à l'autre de la terrasse en invectivant son mari !...

MARIE-ANNE.

Comme vous exagérez ! Certes, je reconnais qu'il existe entre eux un... désaccord.

ROBERT.

Un léger nuage...

MARIE-ANNE.

Mais de là à prétendre.

ROBERT.

Que votre cousine n'est pas un agneau, il y a de la marge. Vous avez raison... C'est un agneau. Elle en a toutes les qualités, la douceur, la patience... (*On entend du bruit et des éclats de voix*). Écoutez. Oh ! elle ne crie pas, elle élève la voix tout au plus. et elle range des bibelots par terre.

MARIE-ANNE, avec un peu de tristesse.

Je vous en prie...

ROBERT.

Qu'avez-vous ?

MARIE-ANNE.

Ne parlez pas ainsi de Germaine.

ROBERT.

Je plaisantais.

MARIE-ANNE.

Oh ! je me rends bien compte, maintenant. Germaine n'est pas exactement comme je le croyais... Cependant elle est bien meilleure...

ROBERT, ironique.

Qu'elle n'en a l'air. Il m'a semblé, en effet...

MARIE-ANNE.

Et avec ces natures-là, il suffit...

ROBERT.

D'un ou deux miracles.

MARIE-ANNE.

Même pas... d'un peu d'affection, et je suis sûre qu'on arriverait à la rendre plus confiante, plus calme.

ROBERT.

Marie-Anne, ou le bon petit cœur.

MARIE-ANNE.

Vous vous moquez.

ROBERT.

J'essaye, mais au fond, je vous admire.

MARIE-ANNE.

J'aime Germaine et Jacques, tout simplement, et je veux qu'ils s'accordent.

ROBERT.

Ah ! vous espérez ?...

MARIE-ANNE.

Si je l'espère ! Ce doit être si bon de s'entendre en ménage, de rencontrer toujours, quand on lève les yeux, des yeux amis ! et de se donner la main quand on passe l'un près de l'autre pour bien montrer qu'on est là tous les deux !

ROBERT.

Soit ! Mais si l'on a des idées et des goûts absolument contraires ?

MARIE-ANNE.

On se rapproche le plus possible. Par exemple, moi, je tracerais une ligne et je dirais : je peux aller jusque-là, mais pas plus loin.

ROBERT.

Et si l'autre ne pouvait aller jusque-là ?

MARIE-ANNE.

J'avancerais aussitôt ma ligne vers lui.

ROBERT.

Il est clair que de cette façon... Ainsi donc, votre idéal dans le mariage, comme on écrit sur les albums, c'est...

MARIE-ANNE.

De s'accorder. Moyennant quoi, on est heureux

ROBERT.

Et quand on est heureux.

MARIE-ANNE.

Quand on est heureux, on rit.

(Elle a un long éclat de rire).

ROBERT.

Vous êtes donc heureuse, en ce moment ?

MARIE-ANNE.

Oui.

ROBERT.

Pourquoi ?

MARIE-ANNE.

Parce que j'aime bien qu'on s'occupe de moi et que vous vous occupez de moi.

ROBERT.

Je suis donc le premier qui s'en occupe ?

MARIE-ANNE.

Oh ! non, seulement...

ROBERT.

Seulement...

MARIE-ANNE.

Seulement... rien.

(Un silence).

ROBERT, à brûle-pourpoint.

Est-ce que vous avez une idée très arrêtée sur les questions d'âge entre mari et femme ?

MARIE-ANNE.

Très arrêtée.

ROBERT.

Laquelle ?

MARIE-ANNE.

Je ne sais pas... Et puis ça dépend.

ROBERT, vivement.

N'est-ce pas, ça dépend... Ainsi, moi... j'ai dépassé un certain âge...
Seulement...

MARIE-ANNE.

Seulement...

ROBERT.

Seulement, rien. *(Un silence, se rapprochant).* J'aurais une demande à vous faire.

MARIE-ANNE.

Faites.

ROBERT, timide.

J'aurais à vous exposer le cas d'un de mes amis.

MARIE-ANNE.

D'un de vos amis...

ROBERT.

Qui a dépassé un certain âge...

MARIE-ANNE.

Et alors ?

ROBERT, se dérobant.

Et alors, demain... demain ou après-demain, nous en recauserons... à cœur ouvert... D'ici là, réfléchissez.

MARIE-ANNE.

À quoi ?

ROBERT.

Au cas de cet ami. (*Elle se tait. Il se penche un peu*). Vous ne riez plus, Marie-Anne ?

MARIE-ANNE, émue et souriante.

Je ne suis pourtant pas malheureuse.

Scène III

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, *très agité*.

J'allais vous rejoindre.

ROBERT.

Pour cette excursion ? Ta femme consent ?

JACQUES.

Qu'elle y consente ou non... D'ailleurs, elle est plus calme. Du moins elle a une autre idée en tête. En ce moment elle s'habille.

ROBERT, *alarmé*.

Elle nous accompagne ?

JACQUES.

Non. Elle prend le train pour Paris. Une menace.

ROBERT.

Mais toi, tu renonces ?...

JACQUES.

Non.

ROBERT.

Eh bien, mon petit, tu sortiras seul.

JACQUES.

Pourquoi ?

ROBERT.

Pourquoi ? Parce que j'ai une peur bleue de ta femme et que, si nous avons l'air de te soutenir contre elle...

MARIE-ANNE.

Je réponds de Germaine.

ROBERT.

En attendant, sauve qui peut... Tu n'es pas fâché ?

(Il s'est arrêté et regarde Jacques. Celui-ci marche un instant, puis se laisse tomber sur un fauteuil, la tête entre les mains. Un silence).

ROBERT.

Eh ! fichtre, envoie-la donc promener.

MARIE-ANNE, *doucement, d'un ton de reproche.*

Robert !

ROBERT.

Vous avez raison.

MARIE-ANNE, *embrassant Jacques au front, et lui pressant les mains.*

Vos mains sont brûlantes de fièvre.

JACQUES, *se levant.*

Ce n'est rien... un peu de fatigue...

ROBERT, *inquiet, l'oreille tendue.*

Écoutez... Non, vois-tu, je ne vis plus dans cette maison.

JACQUES, *souriant.*

Allons, rassure-toi. Marie-Anne, nous le conduisons jusqu'au fond du jardin ?

MARIE-ANNE.

Et dans une heure, quand Germaine sera partie...

ROBERT.

Eh bien ?

MARIE-ANNE.

Nous pourrions revenir ici, chacun de notre côté.

JACQUES

Toi aussi, Marie-Anne ?... Tu te caches d'elle ?

MARIE-ANNE.

C'est vrai, tout de même. *(Tout en s'éloignant par la terrasse avec eux).*
Mais ce sera si amusant... On rira.

(La scène reste vide).

ROBERT, *rentrant précipitamment.*

Mon chapeau... *(Il court vers la cheminée. Au moment où il le saisit, Germaine apparaît. — Robert, entre ses dents).* Ça y est.

Scène IV

ROBERT, GERMAINE.

(Quelques secondes de silence).

GERMAINE.

Que penseriez-vous, Monsieur, si je me mêlais de vos affaires... comme vous vous mêlez des miennes ?

ROBERT, très nettement.

Je penserais que je me suis conduit de telle façon qu'il vous a été impossible de ne pas vous en mêler.

GERMAINE.

Ce qui signifie...

ROBERT.

Ce qui signifie que l'ami le plus discret, placé entre vous et Jacques, sera fatalement amené, quelle que soit sa réserve, à donner son avis quand il ne le voudrait pas, et à prendre parti, alors qu'il n'en a pas le droit.

GERMAINE.

Et c'est moi qui suis cause de cette situation ?

ROBERT.

Que ce soit l'un ou l'autre, je vous jure qu'elle est diablement embarrassante pour ceux qui ont le plaisir de venir ici.

GERMAINE.

Il y a du moins un moyen très facile de ne pas la compliquer.

ROBERT.

Je serais ravi de le connaître.

GERMAINE.

C'est de rester chez soi.

ROBERT, après une seconde.

Je n'en vois pas d'autre, en effet.

(Il salue et se retire).

GERMAINE.

Un mot encore. Je tiens à savoir, maintenant que nos relations sont modifiées, si vous agirez à mon égard en ennemi.

ROBERT.

J'agirai en ami de Jacques.

GERMAINE.

Jacques est un faible, vous avez de l'influence sur lui. S'il vous demande conseil ?

ROBERT.

Je lui répondrai.

GERMAINE, plus âpre.

Ah !... Et votre intention est de le voir souvent ?

ROBERT.

S'il le désire.

GERMAINE.

En dehors de moi, par conséquent, et à mon insu. Ainsi donc, c'est la guerre. Je suis avertie que Jacques trouvera auprès de vous un appui, et que vous ferez tous vos efforts pour le détacher de son ménage. Voilà bien votre plan ?

ROBERT, sèchement.

En vérité, je ne m'explique pas ce qui a pu vous donner de moi une telle opinion.

GERMAINE, se dominant et d'une voix plus douce.

En effet... Mais... n'est-ce pas ? Chacun se défend comme il peut... Je sens si bien que Jacques... (*Elle se passe la main sur le front avec lassitude*). Il y a un point que je voudrais éclaircir, si toutefois vous n'y voyez pas d'inconvénient... Il m'a semblé remarquer, entre Marie-Anne et vous... une certaine sympathie.

ROBERT.

En tous cas cette sympathie existe de mon côté, vive et sincère.

GERMAINE.

Et de la sympathie à un sentiment plus profond, la distance n'est pas grande.

ROBERT.

Je ne comprends pas.

GERMAINE.

Si, vous me comprenez, et votre silence prouve que je ne me suis pas trompée. Ce qui m'étonne, par exemple... (*Cherchant ses mots*) c'est que,

n'étant point... libre, vous avez pris, auprès de Marie-Anne, une attitude que seul pouvait prendre un homme libre de tout engagement.

ROBERT, sèchement.

Je vous prie de croire, Madame, que je ne prends d'attitude que si j'y puis conformer pleinement mes actes.

GERMAINE.

Pour parler net, il n'y a plus d'obstacle à vos projets que le consentement de Marie-Anne ? (*Il ne répond pas*). J'en suis ravie. Marie-Anne est ma cousine. Tout ce qui la touche m'intéresse... Mais auparavant, il est de mon devoir, puisque Jacques n'a pas eu la délicatesse de le faire, de vous révéler certains détails.

ROBERT.

Jacques a probablement des raisons...

GERMAINE.

Des raisons qui ne comptent pas, au point où nous en sommes. Vous ignorez, sans doute, que la mère de Marie-Anne mène la vie la plus scandaleuse, et qu'il n'a pas dépendu d'elle que sa fille...

ROBERT.

Brisons là, Madame, je ne sais pas et je ne veux pas en savoir plus long.

GERMAINE.

Oh ! il n'y a aucun mystère. Si Jacques s'est tu, je suis sûre que Marie-Anne est assez droite pour ne rien vous cacher de cette aventure.

ROBERT.

Mademoiselle Marie-Anne me dira ce qu'il lui plaira.

GERMAINE.

La vérité lui sera d'autant plus facile à dire, qu'elle est tout à son honneur, sa mère seule est responsable.

(Entre Jacques, puis Marie-Anne).

Scène V

LES MÊMES, JACQUES, *puis* MARIE-ANNE.

JACQUES.

Eh bien ?

ROBERT, *allant aussitôt vers lui, et avec indignation.*

Mon cher, permets-moi de te dire que ta femme...

GERMAINE, *l'interrompant.*

Monsieur !

ROBERT, *se contenant.*

C'est vrai, j'oubliais que je suis encore chez vous.

JACQUES.

Qu'y a-t-il ?

ROBERT.

Il y a que ta femme vient de me signifier mon congé. *(L'arrêtant).* Là-dessus, silence, chacun est maître chez soi... Mais ce que je tiens à relever et de la manière la plus énergique, ce sont les paroles que Madame a prononcées contre ta cousine.

GERMAINE.

Cela ne regarde pas Jacques.

ROBERT.

Mademoiselle Anne-Marie est ici sous sa protection, et toutes les calomnies que l'on peut insinuer contre elle l'atteignent, lui, directement.

GERMAINE.

Jacques, rappelle donc Monsieur au respect des convenances.

ROBERT.

Inutile, j'ai fini. *(Tendant la main à son ami)*. Et maintenant, adieu, Jacques.

JACQUES.

Au revoir.

ROBERT.

Non, il vaut mieux que l'on ne se voie plus, il vaut mieux que tu ne voies personne, jusqu'au jour où tu auras refait ta vie.

GERMAINE, *la main sur le timbre.*

Un mot de plus, Monsieur, et j'appelle, puisque mon mari me laisse insulter.

ROBERT, *entre ses dents.*

Vous... Je vous jure que, si je l'étais, votre mari...

JACQUES, *posant sa main sur l'épaule de son ami.*

Va, Robert... et à bientôt !

(Robert sort. Jacques rejoint Marie-Anne qui est entrée au milieu de la scène, qui a tout entendu, et qui reste immobile, comme brisée. Il la conduit jusqu'à la porte).

Scène VI

GERMAINE, JACQUES.

JACQUES, revenant.

Qu'est-ce que tu as osé dire contre Marie-Anne ?

GERMAINE.

Décidément, il n'y a qu'elle qui te préoccupe. Je mets ton ami à la porte, et c'est elle...

JACQUES, d'un ton résolu.

Dans une heure, je reverrai Robert, et chaque fois qu'il me plaira. Je l'ai sacrifié tous mes amis. Celui-là, je le garde, que tu le reçoives ou non. Mais il s'agit de Marie-Anne. Qu'est-ce que tu as osé dire contre cette enfant ?

GERMAINE.

Ce que j'ai jugé à propos de dire.

JACQUES.

Des méchancetés, n'est-ce pas, qui laisseront en lui, malgré tout, le doute le plus cruel et le plus injuste ?

GERMAINE, à demi-voix.

Le plus injuste.

JACQUES, *fortement.*

Tais-toi, Germaine, tais-toi ! Oh ! c'est abominable ! Mais réfléchis donc, c'est toi-même que tu avilis en la calomniant ! C'est ton acte généreux que tu renies ! Comment ! tu sauves cette petite du déshonneur, où l'on voulait l'entraîner, et tout à coup, sans raison, voilà que tu t'acharnes après elle !

GERMAINE.

J'ai mes raisons !

JACQUES.

Tu n'en as pas. Tu n'as aucune excuse. Robert aime Marie-Anne, c'est un honnête homme, assez intelligent pour ne pas s'arrêter à la déchéance de la mère. Du bonheur se préparait. C'était trop pour toi, tu n'as pas pu le supporter.

GERMAINE.

Quel crime !

JACQUES.

C'est un crime que de détruire la joie des autres sans motif, par esprit de haine.

GERMAINE.

Je me demande un peu, à la façon dont tu me traites, pourquoi tu t'obstines à vivre auprès d'une créature de ma sorte.

JACQUES.

Ah ! crois bien qu'aux heures où je suis en face de toi, c'est un débat qui s'agite incessamment, et qu'il n'y a pas de jour où ton destin ne soit pesé dans le secret de ma conscience.

GERMAINE, *avec ironie.*

Et quelle réponse te fais-tu ?

JACQUES.

Je pense que je devrais partir, à la minute même qui sonne, et partir sans scrupules, sans remords, sans même tourner la tête.

GERMAINE.

Qui t'empêche de partir ?

JACQUES.

Oh ! ne me tente pas, Germaine. Il y a longtemps que mon cœur n'est plus à toi, et que le fardeau me semble trop lourd.

GERMAINE.

Va-t'en donc ! Quelle délivrance !

JACQUES.

Ne me tente pas. Je sais tout ce qui m'en donne le droit, je sais que toute ma vie, mes rêves, mes ambitions, tout est fini, si je tarde encore.

GERMAINE, *avec une colère croissante.*

Va-t'en donc ! va-t'en donc ! Pourquoi restes-tu ?

JACQUES, *douloureusement.*

Ah ! pourquoi ?...

GERMAINE, *hors d'elle.*

Oui, pourquoi ? la porte est ouverte ! personne ne te retient !

JACQUES.

Bien des choses me retiennent.

GERMAINE.

Quelles choses ? Réponds, c'est l'heure de me dire la vérité.

JACQUES, *après une seconde, la regardant profondément.*

J'ai pitié de toi, Germaine.

(Un silence).

GERMAINE, *répétant à voix basse.*

Pitié de moi !

JACQUES, *lentement.*

Oui, c'est par pitié que je reste. Aux instants les plus cruels, lorsqu'un élan de révolte me pousse à briser l'entrave qui me lie, lorsqu'un seul effort me suffirait pour être heureux et libre, je pense à ce que tu souffres, et je reste... parce que j'ai pitié de toi...

GERMAINE, *violente, à mi-voix.*

Mais je ne te permets pas...

JACQUES, *s'animant.*

Tiens, en ce moment, je devrais te voir telle que tu es, n'est-ce pas, les dents serrées, les poings crispés, prête à crier et à m'insulter... Non, je pense à ton chagrin, et je vois tes yeux, tes pauvres yeux où passent des lueurs d'égarement. Tu me défies de rompre ; tu veux savoir si la colère va me jeter enfin hors de cette vie infernale... Moi, je pense à ta douleur, et j'ai pitié de toi.

GERMAINE.

Non, non, tu mens... je te connais... Si tu n'es pas parti, c'est par lâcheté.

JACQUES.

Par pitié, Germaine, une pitié déprimante qui me courbe sur toi, comme sur une malade dont on excuse les caprices et les folies.

GERMAINE.

Une malade ? et en quoi, je te prie ?

JACQUES.

En ce que tu fais le mal sans le vouloir. Ce n'est pas de ta faute. Ce sont tes nerfs, tes instincts qui ordonnent.

GERMAINE, ricanant.

Alors, c'est malgré moi que je te traite comme tu le mérites.

JACQUES.

Tes insultes n'ont pas plus de valeur que les paroles échappées au délire de la fièvre. Lorsque tu ouvres cette fenêtre pour que personne n'ignore que tu m'appelles fourbe et canaille, comment ne plaindrais-je pas celle qui peut accomplir une telle action ! Celle qui ne peut pas ne pas l'accomplir ! (*Se penchant sur elle*). L'autre jour, tu te souviens, quand tu as brûlé ce manuscrit, à peine me suis-je indigné. Non, je te regardais avec effroi, ainsi qu'on regarde quelque chose de monstrueux.

GERMAINE.

Comme tu me détestes !

JACQUES.

Moi ? Est-ce qu'on en veut à une femme d'être contrefaite, aveugle ou sourde ? Tu es plus disgraciée encore, tu es inconsciente.

GERMAINE.

Inconsciente ! criminelle ! N'aie donc pas de pitié pour une telle créature.

JACQUES.

Que deviendrais-tu sans moi ?

GERMAINE.

Sans toi, mais je vivrais, je serais libre, gaie.

JACQUES.

Sans moi, tu serais plus malheureuse encore, Germaine, et c'est pourquoi tant de pitié m'étreint le cœur. Je devine tes blessures, et elles me blessent d'avance. Ce sont tes larmes que répandent mes yeux.

GERMAINE, *avec un déchirement.*

Tu m'aimes, Jacques, il est impossible que tu ne m'aimes pas !

JACQUES.

Si je t'aimais, je n'aurais pas pitié de toi. Lorsqu'on aime on est injuste et dur. Ce n'est que plus tard, après l'amour, que la pitié s'infiltre en vous, goutte à goutte... comme du poison... (*Un silence. Il répète plus bas*). Comme du poison qui vous engourdit et vous rend lâche. Il semble que tout l'être s'anéantit. On tremble de faiblesse et d'attendrissement. Oh ! quelle torture !

(Un silence).

GERMAINE, *la voix lente et sourde.*

Alors, c'est cela le fond de ton cœur ? Quand je croyais à un peu d'affection et d'attachement, c'était cela ?

JACQUES.

Tu m'as interrogé, j'ai répondu.

GERMAINE, *plus âpre.*

Il ne fallait pas répondre, Jacques. Il ne fallait pas dire la vérité ! Est-ce que l'on dit à une femme que l'on a pitié d'elle ?... (*Rageusement*). Oh ! cette pitié méprisante...

JACQUES, *doucement.*

Germaine !

GERMAINE.

Ah ! voilà... encore ! mais j'aimerais mieux des coups que ce ton de douceur...

JACQUES, *la saisissant aux épaules.*

Mais comprends donc que c'est l'excès même de ta colère qui me désarme. Quand tu t'agites devant moi, toute frissonnante de haine, il m'est impossible de te regarder sans que ma gorge se serre.

GERMAINE, *hors d'elle.*

Mais pourquoi ? pourquoi ? Je te défends...

JACQUES, *qui s'est éloigné et le bras tendu vers elle.*

Ah ! tout me navre en toi, tes gestes saccadés, tes joues pâles, ton menton... Ton menton surtout. Il se creuse de petits trous pleins de

douleur... Ils vont, ils viennent, ils frissonnent comme de l'eau... Et c'est triste !...

GERMAINE, *hors d'elle, la voix saccadée et sourde.*

Assez !... tais-toi... Ah ! comment pourrais-je à mon tour ?... il faudrait... (*Les yeux dans les yeux de Jacques*). Écoute... j'ignore ce que je ferai... mais quelque chose sûrement... une chose que tu n'oublieras jamais, pas plus que je n'oublierai tes paroles... Tu m'as tellement humiliée... Oh ! je ne sais plus que dire !...

(Elle saisit son chapeau, s'approche de la glace, met son vêtement, tout cela avec des mouvements fébriles et maladroits, douloureux à voir).

JACQUES, *malgré lui.*

Où vas-tu ?

GERMAINE, *tout en s'arrangeant.*

... Prendre ma revanche.

JACQUES, *haussant les épaules.*

Ta revanche ?...

GERMAINE.

Ah ! ça, t'imagines-tu que je vais courber la tête sous tes injures ? Non, non, il y a mieux à faire.

JACQUES.

Ce qui m'étonne, c'est que tu n'aies pas eu plutôt une pareille idée.

GERMAINE.

Ah !... j'y pense depuis longtemps... mais aujourd'hui...

JACQUES.

Aujourd'hui, ta décision est prise ?

GERMAINE.

Absolument.

JACQUES, *lui montrant la terrasse, sans colère, tristement.*

Va ! Tu n'as plus que cette infamie à commettre. Il est naturel que tu en saisisse l'occasion. Va ! c'est ta destinée... le premier venu !...

GERMAINE.

Non, pas le premier venu, un de tes amis... le meilleur !...

JACQUES.

Alors, dépêche-toi ! Ne perds pas une seconde... dépêche-toi... Va le retrouver...

GERMAINE, *exaspérée, folle.*

Lui ou un autre, Jacques... il faut que cela soit, il le faut... Ah ! toi qui me méprises tant ! Ta pitié ?... Mais c'est moi qui aurai pitié de toi.

(Elle s'enfuit).

RIDEAU

ACTE III

C'est le soir, mais la lumière de la lune éclaire la scène. La porte du jardin est close.

Scène PREMIÈRE

JACQUES, *puis* LE DOMESTIQUE, *puis* MARIE-JEANNE

(Jacques est assis devant son bureau. Des papiers sont accumulés devant lui. Les tiroirs de ce bureau sont ouverts. Le domestique entre avec la lampe, ferme les volets de la fenêtre, ainsi que les rideaux).

JACQUES.

François, à quelle heure est arrivée la dépêche dont vous m'avez parlé ?

LE DOMESTIQUE.

Avant le déjeuner... vers midi...

JACQUES.

Et vous l'avez remise à Madame ?

LE DOMESTIQUE.

Madame m'a dit : « Donnez, je la porte à Monsieur », Monsieur était dans le jardin.

JACQUES.

Madame a oublié...

(Un temps. Il range ses tiroirs).

LE DOMESTIQUE.

Dois-je fermer la grille dehors ?

JACQUES, vivement.

Non, non, Madame n'est pas rentrée. *(Tirant sa montre)*. Il est huit heures, elle ne peut tarder. *(Le domestique s'éloigne)*. Et ma valise, François ?

LE DOMESTIQUE.

Elle est à la consigne... Voici le bulletin... Et voici le bulletin d'enregistrement des bagages.

JACQUES.

Quels bagages ?

LE DOMESTIQUE.

Mais... ceux de mademoiselle Marie-Anne.

JACQUES.

Ah ! c'est vrai, j'oubliais. *(Il ouvre la porte et appelle)*. Marie-Anne ! *(Au domestique)*. Qui est-ce qui accompagne mademoiselle à la gare ?

LE DOMESTIQUE.

Ma femme, elle est toute prête en bas.

(Marie-Anne entre).

JACQUES.

Laissez-nous, François.

(Le domestique sort).

Scène II

JACQUES, MARIE-ANNE.

JACQUES.

Ton bulletin. *(Il le lui donne)*. Alors tu es toujours décidée ?

MARIE-ANNE.

Oui, je venais vous dire adieu.

JACQUES.

C'est irrévocable ?

MARIE-ANNE.

Je ne peux plus, je ne veux plus rester ici.

JACQUES.

Voyons, Marie-Anne, sois indulgente, Germaine prononce souvent des paroles qu'elle ne pense pas. Tu as sur elle une bonne influence. Vous pourriez peut-être toutes deux...

MARIE-ANNE.

Je vous en prie, Jacques, n'essayez pas de me retenir, c'est inutile.

JACQUES.

Germaine t'aime bien cependant.

MARIE-ANNE.

Je ne l'aime plus. *(Il tressaille, la regarde et se tait).*

JACQUES, après un instant.

Et Robert ?

MARIE-ANNE.

Il n'est pas venu.

JACQUES.

Mais il va venir, je l'ai averti.

MARIE-ANNE, appuyant.

Il n'est pas venu.

JACQUES.

Il se peut qu'il ait été retardé. Attends-le.

MARIE-ANNE.

Je l'ai trop attendu déjà.

(Un silence).

JACQUES.

Que comptes-tu faire ? Il faut vivre, habiter quelque part ?

MARIE-ANNE.

Je travaillerai.

JACQUES.

À quoi ? qu'as-tu appris ? Rien ne t'a préparée à la lutte. Tu mourras de faim, ma pauvre petite.

MARIE-ANNE, baissant la tête.

Oh ! je sais... le travail... on dit cela sur le premier moment... et puis... le courage vous manque...

JACQUES.

Et alors ?

MARIE-ANNE, à mi-voix.

Alors je retourne chez maman.

JACQUES, vivement.

Chez ta mère !

MARIE-ANNE.

Où voulez-vous que j'aille ? *(Un silence, elle lui tend son front).*

JACQUES.

Marie-Anne !

MARIE-ANNE.

Oh ! n'insistez pas... C'est déjà pour moi un tel chagrin que de m'en aller...

JACQUES.

Chère petite, j'aurais tant voulu te donner un peu de bonheur !

MARIE-ANNE, *essayant de sourire.*

Mais je ne serai pas malheureuse... au fond maman m'aime bien... Et puis je me souviendrai d'ici... j'étais si heureuse ! (*Lui mettant la main sur la bouche*). Non, plus un mot... ne me faites pas pleurer... ce serait trop long... Adieu, Jacques...

JACQUES, *frappant sur le timbre.*

Robert ira te voir demain chez ta mère, je m'y engage.

MARIE-ANNE.

Non, Jacques, Robert n'ira pas.

JACQUES.

Il a... À bientôt, petite. (*Il l'embrasse et la conduit. Le domestique entre*).

Scène III

JACQUES, **LE DOMESTIQUE**, *puis ROBERT.*

JACQUES, *revenant s'asseoir à son bureau.*

François, j'ai une course à vous donner... Vous porterez immédiatement ce billet chez M. Robert.

LE DOMESTIQUE.

Il y aura une réponse ?

JACQUES, *tout en écrivant.*

Il n'y en aura pas. D'ailleurs je ne serai plus là...

LE DOMESTIQUE, *hésitant*.

Monsieur.

JACQUES.

Qu'y a-t-il, François ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur m'excusera de l'interrompre... mais les circonstances... Enfin je voudrais savoir si monsieur reviendra.

JACQUES.

Non, François !

LE DOMESTIQUE, *à mi-voix*.

Je pensais bien.

JACQUES.

Mais ce départ ne changera rien à votre situation. Depuis quatre ans que vous êtes ici, votre femme et vous, nous n'avons qu'à nous louer de vos services et je suis convaincu que Madame vous gardera.

LE DOMESTIQUE.

C'est justement pour cela... que je voulais parler à Monsieur... et l'avertir qu'Eugénie et moi... nous préférons...

JACQUES.

Comment, vous ne resterez pas !

LE DOMESTIQUE.

Nous sommes entrés au service de Monsieur, et nous y restions par attachement pour Monsieur.

JACQUES.

Cependant, s'il s'agissait de deux mois ? d'un mois ?

LE DOMESTIQUE.

Cela nous serait impossible.

JACQUES.

Impossible ! Quand donc avez-vous l'intention de partir ?

LE DOMESTIQUE.

Demain.

JACQUES.

Ah ! (*Un silence*). Je regrette, j'aurais voulu épargner à Madame tout ennui domestique... qu'elle n'eût autour d'elle que des visages familiers. (*Il s'arrête, attend un mot. Le domestique ne répond pas*). C'est bien, qu'il n'en soit plus question. (*Tressaillant*). On a sonné. (*Le domestique sort. Jacques à voix basse*). Elle ? Non, elle revient toujours par le jardin. D'ailleurs pourquoi sonnerait-elle ? (*Robert entre. Jacques se précipite tout en froissant sa lettre*). Enfin ! je t'écrivais... Tu n'as pas rencontré Marie-Anne ?

ROBERT.

Non.

JACQUES.

Ne tarde pas une seconde. Elle prend le train.

ROBERT.

Explique-moi.

JACQUES.

Marie-Anne ne pouvait plus demeurer ici. Elle est partie.

ROBERT.

Mais où ?

JACQUES.

Chez sa mère.

ROBERT, effrayé.

La malheureuse ! mais elle est perdue !

JACQUES, l'observant.

Inévitablement perdue. Elle ne saura pas se défendre.

ROBERT, très agité.

Oh ! je ne veux pas... ce serait affreux.

JACQUES, pressant.

Robert, Marie-Anne espérait te voir. Elle espère encore. Sauve-la, puisque tu l'aimes.

ROBERT, s'arrêtant et montrant la porte.

Madame Danville est en bas dans une voiture.

JACQUES, désignant la terrasse.

Ce chemin...

ROBERT.

Je ne puis, elle m'attend.

JACQUES.

En ce cas, demain. Jure-moi que demain, tu la rejoindras chez sa mère. (*Un silence*). Robert, je ne suppose pas que les infamies imaginées par Germaine aient pu modifier tes projets ? Marie-Anne.

ROBERT.

Ah ! sur l'honneur, Jacques, je n'ai pas douté d'elle un moment.

JACQUES.

Alors ?

ROBERT.

Jacques, cet après-midi, à la gare du Nord, ta femme a abordé Madame Danville, elle paraissait très nerveuse, et tout de suite, sans préambule, elle lui a dit...

JACQUES.

Elle lui a dit ?

ROBERT.

Que je ne l'aimais plus, que j'en aimais une autre, et que j'étais sur le point de me marier.

JACQUES.

Mais Germaine n'a que des soupçons, aucune preuve.

ROBERT.

Si...

JACQUES.

Laquelle ?

ROBERT.

La lettre que je t'ai écrite hier et où je me confiais à toi.

JACQUES.

Elle ne l'a pas lue !

ROBERT.

L'as-tu déchirée ?

JACQUES.

Non, elle est dans mon portefeuille.

ROBERT.

Cherche-la.

JACQUES *cherche et, avec un geste de fureur.*

Elle n'y est pas. Germaine l'a prise... cette nuit sans doute.

ROBERT.

Et elle s'est engagée à l'envoyer dès ce soir à Madame Danville sous pli cacheté. (*Un silence*). Oh ! elle a bien deviné où devait frapper sa vengeance, et que, en agissant ainsi, elle nous séparait, Marie-Anne et moi. L'obstacle, maintenant, c'est l'autre. La malheureuse est folle de jalousie et

de douleur. Il m'a fallu jurer, mentir, enfin lui promettre que demain nous partirions en voyage, je ne sais où.

JACQUES, *vivement.*

Quelle absurdité ! Tu ne l'aimes plus.

ROBERT.

Elle est le passé, avec ses liens indestructibles. Je n'ai pas le courage de les rompre.

JACQUES.

Toi aussi, Robert, tu as pitié.

ROBERT, *avec irritation.*

Oui, j'ai pitié, le poison est en moi... Ah ! Jacques, toutes, elles nous prennent par là... c'est leur arme infailible et surnoise. Nous sommes sans force devant leur faiblesse.

JACQUES.

Il faut en avoir, Robert.

ROBERT.

Nous n'en avons pas. Les plus clairvoyants d'entre nous tombent dans le piège qu'elles tendent à notre bonté.

JACQUES.

On peut s'en délivrer. Il est toujours temps.

ROBERT, *se levant.*

Tu n'as donc plus pitié de Germaine ?

JACQUES, *fortement.*

Je ne veux plus avoir pitié ! Avoir pitié, c'est fermer les yeux, s'attacher les mains et se livrer tout vif aux bêtes qui vous déchirent. Ah ! la dangereuse et l'inutile pitié !

ROBERT.

Hélas ! elle est au plus profond de notre cœur.

JACQUES, *violemment.*

Elle n'est pas dans notre cœur ! Elle est dans notre tête, dans les livres que nous écrivons, dans tous les livres de notre époque. C'est un sentiment tout littéraire, une sorte de mode qui nous séduit, parce qu'elle semble s'adresser à nos plus hautes aspirations, et qui, en réalité, ne flatte que nos instincts les plus lâches. C'est une maladie de notre intelligence.

ROBERT.

Cela vaut peut-être mieux que d'être dur et intolérant.

JACQUES.

Non, à moins de vivre à l'écart, hors de l'atteinte de nos semblables, nous devons nous conduire avec eux suivant leurs actes.

ROBERT.

Il ne faudrait donc avoir pitié pour personne ?

JACQUES.

Si, pour les grands que la vie tourmente, pour les forts qu'elle écrase, jamais pour les méchants.

(Un silence).

ROBERT.

Alors tu la quittes ?

JACQUES.

Oui.

ROBERT.

Irrévocablement ?

JACQUES.

Oui.

ROBERT.

Quand ?

JACQUES.

Ce soir. Tout est réglé. Il n'y a plus rien dans ces tiroirs où je serrais mes papiers et mes manuscrits, ma valise est à la consigne.

ROBERT, *défiant.*

Prends ton chapeau, ta canne, et allons-nous-en.

JACQUES.

Et à son retour, Germaine trouverait sur le coin de notre table un mot de rupture ? Non, ce serait trop cruel.

ROBERT.

Tu ne redoutes pas une pareille entrevue ?

JACQUES.

Plus que tout, mais elle doit avoir lieu.

ROBERT.

Et si tu faiblis ?

JACQUES.

Si j'avais peur de faiblir, je ne serais plus ici.

(Un silence).

ROBERT, s'approchant et la main sur l'épaule de son ami.

Tu ne souffres pas ?

JACQUES, à mi-voix.

Oh ! affreusement... Que veux-tu ? On a beau juger sa peine, elle n'en existe pas moins... Tout à l'heure encore, en rangeant ces tiroirs, je me suis surpris à relire des lettres de Germaine, à regarder son portrait...

ROBERT.

Tu vois, Jacques.

JACQUES.

Ne crains rien, mon ami. Je sais trop maintenant ce qu'il y a de lâcheté et d'hypocrisie dans ces attendrissements. Oh ! l'illusion des larmes, les larmes perfides et trompeuses qui vous font croire qu'on est bon parce qu'un peu d'eau amère a coulé de vos yeux.

ROBERT, lui serrant les mains.

Allons, ne renie pas ta bonté.

JACQUES, *souriant.*

Il faut être bon avec soi-même d'abord, et je ne l'ai pas été... jusqu'ici.

ROBERT.

Quand se revoit-on ?

JACQUES.

Demain, Robert, je te télégraphierai de Paris.

ROBERT.

N'oublie pas cette lettre que j'ai écrite et que ta femme a interceptée. Si tu pouvais la détruire...

JACQUES.

Sois tranquille.

ROBERT, *tout en sortant.*

Tu comprends que mon amie...

(Ils sortent par la porte de droite. La scène reste vide. Germaine entre par la terrasse. Elle s'arrête puis marche lentement, enlève son chapeau, reste encore quelques moments immobile et s'assoit. Un temps. Jacques rentre).

Scène IV

GERMAINE, JACQUES.

(Jacques aperçoit Germaine. Il fait quelques pas, puis après un long silence, s'approche d'elle).

JACQUES.

Pourquoi rentres-tu si tard ? (*Elle ne répond pas. Il répète*). Pourquoi rentres-tu si tard ?

GERMAINE, la voix lasse.

Si tard ? Il est neuf heures. Du reste, je suis libre de rentrer quand il me plaît. Ta conduite me donne tous les droits.

(*Un silence pendant lequel Jacques se remet à marcher. Germaine prend un livre et lit*).

JACQUES, s'arrêtant de nouveau et avec de longs temps.

Marie-Anne n'est plus ici. D'autre part, j'ai vu Robert, La démarche auprès de Madame Danville a produit les résultats que tu espérais. Il renonce à Marie-Anne. Je te demanderai donc, en son nom, de ne pas envoyer la lettre que tu m'as prise. (*Germaine se tait*). Madame Danville souffre beaucoup par ta faute, mais tout peut encore s'arranger, si elle n'a pas de preuve. Rends-moi cette lettre.

GERMAINE.

Je ne l'ai pas.

JACQUES.

Tu as tort, Germaine, je t'en aurais su gré. (*Un silence*). Autre chose. Il est arrivé ce matin pour moi une dépêche que le domestique t'a remise.

GERMAINE.

Oui.

JACQUES.

De qui était-elle ?

GERMAINE, *le regardant.*

De ton ami Philippe, Philippe Daspry... tu n'as pas oublié Philippe ?

JACQUES.

De Philippe ! *(Il se contient).* Que voulait-il ?

GERMAINE.

Il te prévenait de son passage à Paris.

JACQUES.

Alors Philippe est à Paris... Il y était tantôt ?

GERMAINE.

Oui.

JACQUES.

Et tu as été chez lui ?

GERMAINE.

Oui.

JACQUES.

Et ?

GERMAINE.

Eh bien ? *(Un silence. Germaine plus agressive)* J'ai été chez lui, certainement, qu'y a-t-il d'extraordinaire ?

JACQUES, *il se tait, puis s'approchant de sa femme.*

La conversation que nous avons, Germaine, est beaucoup plus grave que tu ne penses. Il faut que nous y apportions tous les deux le plus de calme et de douceur possible.

GERMAINE, s'irritant.

Oh ! du calme, tu n'en manques pas, toi. C'est à ne pas croire ! (*Le regardant profondément*). Pourtant, tu devrais peut-être avoir moins d'assurance.

JACQUES.

Et pourquoi, mon Dieu ?

GERMAINE.

Parce que tu n'as pas oublié mes dernières paroles. et qu'au fond de toi... connaissant ma visite à Philippe... tu es persuadé...

JACQUES.

Et après ? Espères-tu que je vais me rouler à tes pieds ou te sauter à la gorge.

GERMAINE, fortement.

Ainsi tu ne dis rien ? Ah ! Jacques... (*Au bout d'un instant*). Qu'y a-t-il donc ? Ah ! c'est effrayant, jamais je ne t'ai senti si loin ! Il me semble... il me semble qu'un mur nous sépare... (*Inspectant la scène, inquiète*). Et les choses aussi ne sont plus les mêmes... Cette table, Jacques... Elle était toujours en désordre... pourquoi l'as-tu rangée ? (*Fébrile*). Pourquoi l'as-tu rangée ? (*Elle se baisse, ouvre le tiroir et d'une voix sourde*). Le tiroir est vide... tes manuscrits... (*Elle examine Jacques, puis tout à coup se précipite sur lui avec un grand cri*). Non, non, tu n'as pas le droit... je ne t'ai pas trompé... Je te le jure... tu n'as pas le droit de partir... Réponds donc... tu me crois, n'est-ce pas ?

JACQUES.

Tout cela importe peu.

GERMAINE.

Comment ! mais puisque je ne t'ai pas trompé... j'ai voulu voir seulement ce que tu dirais...

JACQUES.

Que tu m'aies trompé ou non, ma décision est prise.

GERMAINE.

Ta décision ?

JACQUES.

Oui, ma décision de partir.

GERMAINE.

Mais non, mais non... il n'y a rien de changé... tu ne partiras pas.

JACQUES.

Si, Germaine.

GERMAINE.

Mais pourquoi ?

JACQUES, simplement.

Parce que c'est fini... (*Un temps*). Oui, tantôt, après ton départ, j'ai eu l'impression que c'était fini. Tout ce qui me paraissait impossible, m'a paru subitement nécessaire et juste. Tes actes depuis lors, bons ou mauvais, ne peuvent m'influencer... C'est fini.

GERMAINE, *atterrée.*

Je ne comprends pas... il n'y a pas plus de raison aujourd'hui qu'hier...

JACQUES.

Peut-être, mais aucune raison ne serait aussi forte que cette impression de chose passée, de chose finie.

GERMAINE, *frissonnante.*

Ah !

JACQUES, *se penchant sur elle.*

Germaine, veux-tu que nous nous quittions dignement, sans reproches, et que nous emportions l'un de l'autre un souvenir... moins irritant ?

GERMAINE, *à voix basse.*

Tu vois que je ne proteste pas. Je sens si bien que c'est inutile.

JACQUES.

Inutile, Germaine.

GERMAINE.

Ah ! si je savais comment t'empêcher !

JACQUES.

Ne le tente pas. Je t'en prie.

GERMAINE, *d'une voix brisée.*

Comme tu me parles doucement ! Mets-toi en colère, Jacques.

JACQUES.

Je ne peux plus me mettre en colère contre toi.

GERMAINE.

Mon Dieu ! mon Dieu !

JACQUES.

Réfléchis. N'aie point d'amour-propre, Ne crois-tu pas que nous serions plus heureux chacun de notre côté ? Toi-même n'en as-tu pas assez de cet enfer ? Séparons-nous.

GERMAINE, *la figure contractée.*

Oh ! que dis-tu ? Nous séparer !

JACQUES.

Du moins pendant quelque temps. Si l'épreuve est trop dure pour l'un ou l'autre, je reviendrai.

GERMAINE.

Tu ne reviendras pas. Non, non, tout plutôt qu'une séparation. J'aimerais mieux mourir ! Tu n'as pas songé à cela, Jacques. Si j'allais me tuer... quels remords pour toi !

JACQUES, *révolté.*

Des remords ! Ah ! jusqu'au dernier moment, tu resteras la même, toujours prête à menacer, toujours cruelle.

GERMAINE.

Tes yeux me regardent comme ils ne m'ont jamais regardée.

JACQUES, *sans colère.*

C'est qu'il y a des instants où je t'aperçois telle que tu es.

GERMAINE.

Et tu me détestes ! Mais pourquoi, mon Dieu ! Pourquoi ?

JACQUES.

Parce que tu es méchante, parce que tu n'aimes que le mal, parce que tu accumules les ruines autour de nous, parce que ta grand'mère a dû s'enfuir, et que Robert ne verra plus celle qu'il aime, et que Marie-Anne pleure. Tout ce que tu fais, tu le fais par méchanceté. Tu es méchante. (*Germaine baisse la tête, brisée*).

(*Un silence*).

GERMAINE, *faiblement.*

Tu as raison. Je suis méchante, pas toujours comme tu le dis, mais il y a des moments où il faut que je le sois... Il me semble que l'on agit contre moi, et je ne pense qu'à me venger. Je combine, je calcule, ma tête éclate... J'essaye de résister... je ne peux pas. (*S'étreignant la tête et se tordant les bras*). Il y a quelque chose qui le veut... Tantôt, crois-tu que j'aie parlé volontairement contre Marie-Anne ? Et après, les menaces que je t'ai faites... est-ce que je savais ce que je disais ?... J'étais comme une folle... Si tu m'avais vue, dehors ! Je me suis vue, moi, dans une glace... Ah ! ce que je souffrais ! Le trajet, la gare, les rues... la maison de Philippe... comme c'est affreux dans mon souvenir ! Et puis l'escalier ! Je m'accrochais à la rampe pour ne pas monter... J'ai sonné... Philippe était sorti, il allait rentrer. Alors seulement j'ai repris conscience, et je me suis enfuie... Mais s'il avait été là... Ah ! Jacques, toi que j'aime tant ! (*Se jetant sur lui passionnément*). Tais-toi, oui, je t'aime, je t'aime, je t'ai toujours aimé... Tu es le seul homme que j'aurai aimé... le seul que je puisse aimer... Je t'aime... mais, c'est si étrange, si différent de tout, c'est un besoin de t'abaisser. Ah ! si tu m'avais aimée, toi, mais tu ne m'aimes plus, tu ne m'aimes plus !

JACQUES, *se dégageant.*

À quoi bon tant de paroles, Germaine ? Il faut nous quitter.

GERMAINE.

Ne dis pas cela. Est-ce que je peux vivre sans toi... toute seule. Grand'mère, Marie-Anne, tout le monde m'abandonne. Ah ! ne me laisse pas seule !

(Elle pleure sur sa main).

JACQUES, *défaillant.*

Ne pleure pas.

GERMAINE, *s'agenouillant.*

Aie pitié de moi !... Pense à moi, comme à un pauvre être qui souffre, qui ne sait pas, qui ne peut pas... Aie pitié...

JACQUES.

Germaine, Germaine...

GERMAINE.

Je t'obéirai comme une enfant... tu seras le maître...

(Un temps).

JACQUES.

Il est trop tard. *(Il la relève).* Voyons, sois raisonnable...

GERMAINE.

Non... pas encore... écoute... Eh bien, soit, j'accepte... mais tu reviendras ! Jure-moi de revenir et je te laisse. *(S'animant).* Tu veux bien, n'est-ce pas ?... Oh ! comme je vais me dépêcher d'être bonne ! Cette lettre

de Robert, tu la voudrais ? Prends-la... ici, sur la cheminée, derrière la pendule... (*Jacques prend la lettre, la déchire et la jette à terre*). Tu vois, et pourtant cette lettre, j'y tenais... Quelle arme, contre Robert !... et contre toi aussi... Mais je suis décidée à tout, je me sens tellement changée déjà ! (*Joyeusement, mais d'une façon inquiète, humble, navrante*). Tiens, je commence, me voilà installée dans ce fauteuil, sage et tranquille. Et tes livres, tes papiers, moi qui les haïssais, tu verras comme je les soignerai... Ah ! quelle joie d'être enfin raisonnable ! mes nerfs se détendent, je deviens comme tout le monde ! Tu vois, je ne pleure même plus, pour ne pas te faire de la peine !... Alors, c'est entendu, tu reviendras ? Nous nous aimerons ? Je serai heureuse ! (*Éclatant en sanglots*). Oh ! non, non, tu mens... Si je te laisse partir, c'est fini Mon Dieu !... que faire ? Reste, mon Jacques chéri... (*Elle referme sur elle les bras de Jacques. Il a un moment de défaillance, de douleur suprême*). Reste, mon chéri.

JACQUES, *se dégageant et ses yeux dans les yeux de Germaine.*

Tout ce qu'on peut éprouver de compassion et de tendresse pour un être, ma pauvre amie, je l'éprouve pour toi... Mais aucune force au monde, tu entends, aucune force ne peut me retenir maintenant.

GERMAINE.

Reste, mon chéri, ne m'abandonne pas...

JACQUES, *résolument.*

Si j'étais assez lâche pour céder, ce serait pour un jour, pour une semaine. Demain, après-demain, tu trouverais la maison vide. Je sais cela, comme je sais que j'existe. Tu ne fais plus partie de ma vie. (*Il la pousse vers un fauteuil*).

GERMAINE, *d'une voix haletante.*

Jacques, c'est horrible, ta Germaine... mais c'est horrible... Ah ! je ne sais plus ce que je dis... ne t'en va pas... je ne veux pas être seule.

JACQUES.

Il le faut !

GERMAINE, *tombant assise à bout de force.*

Ah ! je suis perdue... Non, non, essaye encore... quelques jours... je ne serai plus méchante, je te le jure... je ne ferai plus de mal.

JACQUES, *reculant vers la porte, la figure bouleversée.*

Tant mieux, ma pauvre Germaine, tu seras plus heureuse... mais nous ne pouvons plus vivre ensemble... Adieu...

GERMAINE, *ne luttant plus, épuisée.*

Jacques... mon Jacques chéri...

JACQUES.

Adieu, Germaine.

(Il disparaît par la porte du jardin. Un silence. La figure convulsée d'angoisse, immobile, elle écoute. Soudain ses yeux tombent sur les morceaux de la lettre de Robert, que Jacques a jetés distraitemment, et sa soumission est immédiate, instinctive, aux forces inéluctables qui la dominent. Tout en écoutant, d'un geste machinal, elle ramasse la lettre et la met dans son corsage. On entend le bruit de la sonnette, puis celui de la porte qui se referme).

GERMAINE, *suffoquant.*

Ah ! Jacques... Jacques...

RIDEAU

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Toto256
- Raymonde Lanthier
- Acélan
- BluePrawn
- Hektor

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)